

Mise en ligne : 4 janvier 2016.  
Dernière modification : 5 novembre 2018.  
[www.entreprises-coloniales.fr](http://www.entreprises-coloniales.fr)

L'EFFORT FRANÇAIS EN INDOCHINE  
Visite au Pays noir  
Les Charbonnages de Đông-Triêu  
par PAUL MUNIER  
(*Indochine, hebdomadaire illustré*, 2<sup>e</sup> année, n° 59, 16 octobre 1941)<sup>1</sup>  
[www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Charbonnages\\_du\\_Dong-Trieu.pdf](http://www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Charbonnages_du_Dong-Trieu.pdf)

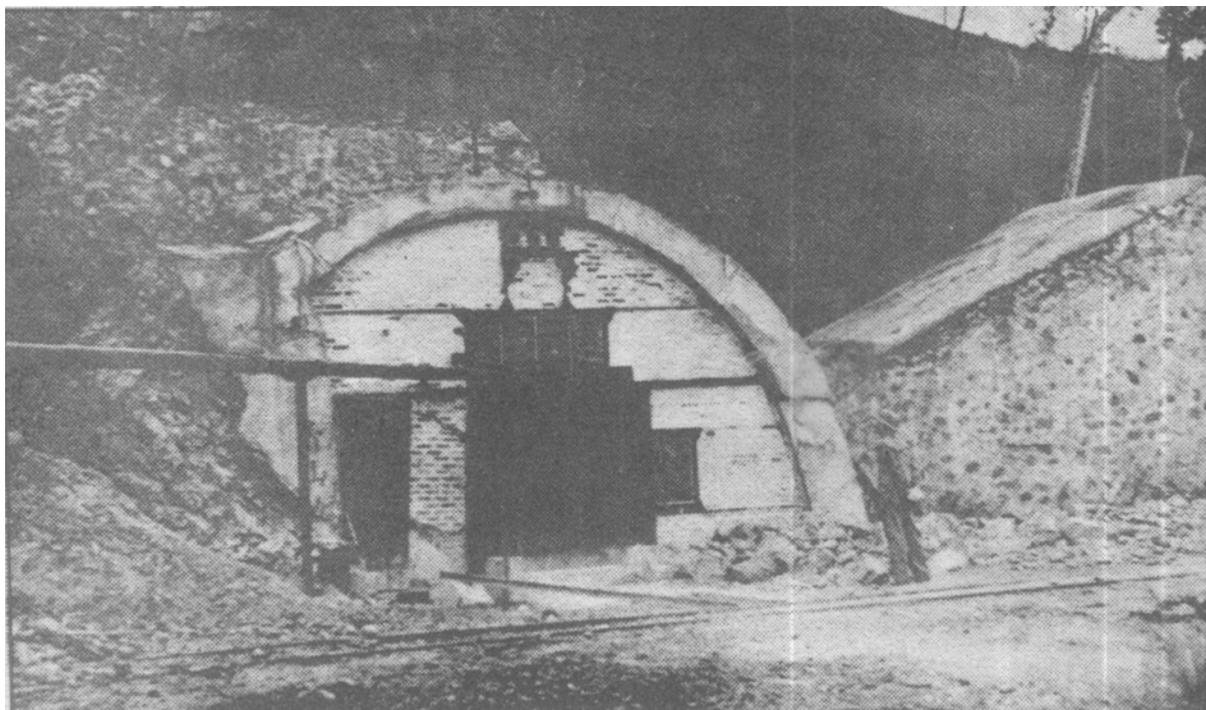


[9] DEPUIS vingt-cinq minutes, la draine me secoue les tripes et le cerveau ; la draine, cette étonnante plate-forme qui vous lance à cinquante à l'heure sur l'étroite voie de 60 et qui sursaute et tressaute sans arrêt au rythme de son moteur à bruit de mitrailleuse.

Enfin la gare ! Étourdi, un peu sourd, je serre la main au bon géant qu'est M. Blu ; en l'absence de M. Vuichard, ingénieur en chef du fond, M. Blu va me faire visiter la mine, pardon ! une des mines : « Clotilde-Louise ». Elle est en face, à portée de la main, mais nous devons encore voyager un peu, car on n'entre pas... par la sortie, et c'est la sortie que j'ai devant moi. Nous montons à cheval et par des sentiers montueux, nous nous dirigeons vers un « ventilateur », celui de la couche 2, à 305 mètres d'altitude. Car il faut vous dire qu'à « Clotilde-Louise », si la mine est souterraine, elle est pourtant au-dessus du niveau de la plaine ; le charbon est dans la montagne, on perfore la montagne pour le prendre ; c'est ce qu'on appelle une exploitation « en amont

<sup>1</sup> Archives de Germaine Pailhous, née Guyonnet. Remerciements à Anne-Sarah David et Pierre du Bourg.

pendage », qui permet l'évacuation du charbon et des eaux par gravité ; au contraire, si l'exploitation a lieu au-dessous du niveau de la plaine, elle est dite « en aval pendage » et alors, elle exige la remontée mécanique des eaux et du charbon.



MINE « CLOTILDE ». — LE VENTILATEUR ASPIRANT DE 80 CV. DU NIVEAU 275

Revenons à notre ventilateur (qui aspire l'air chaud des galeries afin d'établir un courant d'air frais venant du bas). Nous entrons par un « sas », c'est-à-dire par une double porte destinée à permettre qu'on passe sans créer de rentrée d'air. Nous sommes dans le « travers banc » de tête au bout duquel se trouve la couche 2, dans le plan de quoi s'ouvre une large et longue galerie descendante ; de part et d'autre de cette galerie s'étagent d'autres galeries horizontales qui conduisent ou desservent les « tailles » ; c'est du « travers banc » que partent les galeries, des galeries que partent les « tailles », et c'est encore le « travers banc » qui récoltera et transportera tout le charbon jusqu'à la sortie ; relativement étroit en haut de la mine, en bas il a la largeur d'une grande rue.

Me voici donc dans le « travers banc » ; et je ne vois absolument rien qu'une espèce de brouillard autour des deux lampes de mineur que nous avons emportées. Il me faut un moment pour habituer mes yeux, encore pleins de soleil, à cet érebe. J'y parviens ; je distingue à présent les parois noirâtres et les flaques d'eau sombre. Nous prenons à gauche, une des [10] galeries de la couche 2, une « voie de préparation » destinée à desservir des tailles prochaines, quand les tailles actuellement en travail seront abandonnées ; nous poussons jusqu'à un « avancement » en cul-de-sac, où il fait diablement chaud, car le courant d'air créé par le ventilateur ne peut pas y passer. Demi-tour... et nous voici en tête d'une taille ».

Une taille ? Soit une espèce de cheminée oblique, le long de quoi travaillent des hommes et sont agitées des lumières. Sur un côté, les hommes s'escriment du pic, de la pelle ; sur l'autre s'allonge une glissière métallique appelée « couloir ». Les hommes sont par équipes de trois ou quatre, et, chaque jour, ils abattent le charbon sur la longueur d'une « longrine », c'est-à-dire 5 mètres. La longrine est soutenue par quatre « butons » (ai-je besoin de dire que c'est en bois ?) perpendiculaires à la couche ; si

celle-ci, donc, est inclinée, et c'est le cas le plus fréquent, les butons ne sont pas placés selon la verticale ; on en voit qui sont presque horizontaux. La couche est comprise entre un « toit », qui est de schiste, et un « mur », également de schiste. Quelquefois, un accident géologique, ne se contentant pas de mettre la couche de travers, l'a complètement renversée ; alors on a le mur sur la tête et le toit sous les pieds.

J'ignore si cette caractéristique s'applique à la taille où je vais descendre, mais ce que je vois, c'est qu'entre glissière et mineurs il y a ma place, tout juste, et qu'entre haut et bas, il n'y a pas le tiers de ma propre hauteur ; enfin, c'est diablement penché. Il s'agit pourtant, d'un « chantier plat », c'est-à-dire dont la pente ne dépasse pas trente degrés. Plus incliné, ce serait un « chantier pendu ». Au-dessus de 70° d'inclinaison, on serait dans un « chantier en dressant ». Quoi qu'il en soit, je veux être pendu, moi, si je puis entrer ma grande carcasse dans ce boyau, même en la pliant à toutes les jointures.

Je n'essayerai point : à l'exemple de [11] M. Blu (on a souvent besoin d'un plus grand que soi !), je m'insinue, pieds en avant, marchant, si j'ose dire, sur les mains et sur le derrière. A côté de moi passent en grondant sur la glissière les pelletées de charbon ; poussière et morceaux ne se gênent pas, de temps à autre, pour sauter ; sous mon postère, sous mes mains malhabiles, sous mes pieds mal placés, le sol charbonneux, ébouleux, mouillé, se dérobe ; je glisse plutôt que je n'avance et je fais sans doute l'étonnement des mineurs tranquilles, menus, qui travaillent accroupis. L'eau goutte de partout, fait avec le charbon brisé une sorte de bouillie granuleuse et noire, qui m'entre dans les chaussures, dans les poches, dans le cou.

La taille a cent mètres de long. Tournant vers moi un, visage tout maculé — moi-même je dois être joli ! — M. Blu m'explique qu'une taille longue est considérée comme un avantage et qu'à ce point de vue, l'exploitation en Indochine n'est pas du tout retardataire. Toutefois, dans les chantiers pendus, on est obligé de réduire la taille à 35, 40 ou 50 mètres.

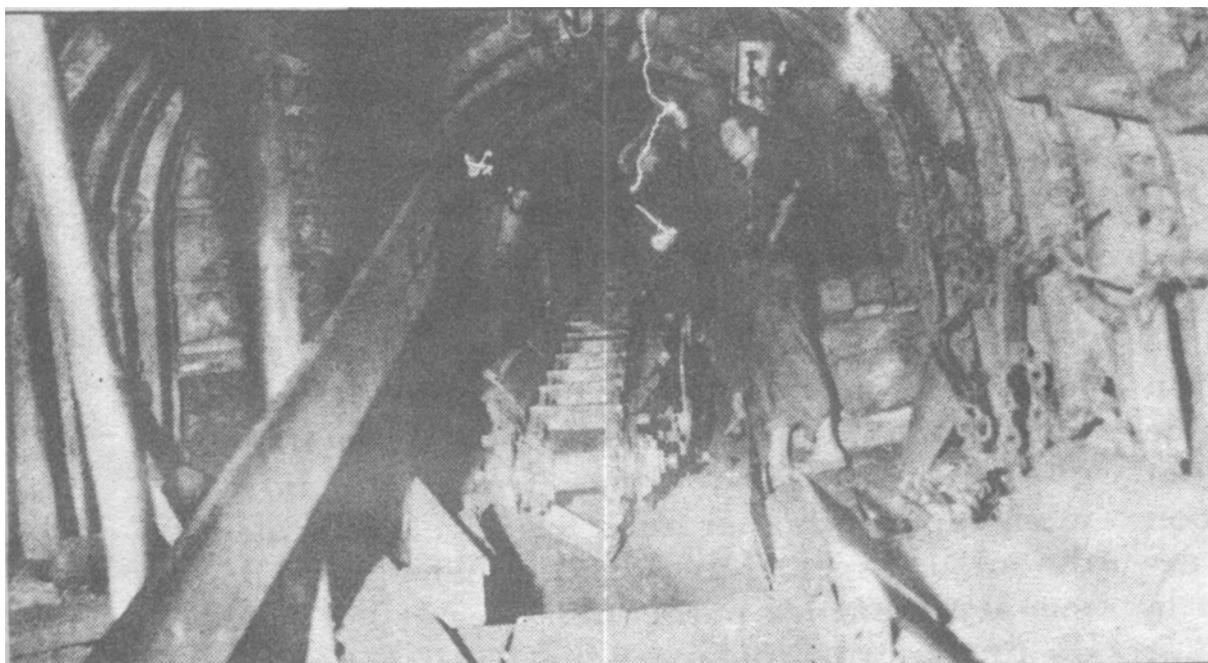
Nous arrivons au bout de la nôtre. je peux me redresser, m'étendre en hauteur dans une galerie qui nous mène à une « tête de plan ». Le « couloir », en effet, est de dimensions réduites, juste suffisant pour une taille ; dans la galerie où aboutissent plusieurs tailles, l'abondance du charbon veut un autre système d'évacuation. Il en est de deux sortes : le « plan » et le « descenseur ». Le plan que j'ai sous les yeux est dit « à bennes directes » ; des câbles descendent les bennes pleines, remontent les bennes vides. Le descenseur est en somme un plan incliné sans benne, à chaîne régulatrice munie de palettes métalliques transversales qui servent de godets ; le charbon ne glisse pas, comme il fait dans les « couloirs » : il est entraîné ; ajoutons, puisque nous en sommes là, que les chaînes sont devenues introuvables à la colonie, et qu'à la mine, on les remplace à présent par des câbles, également munis de palettes transversales . ajoutons encore [12] que les « couloirs » trop peu inclinés sont du type oscillant, dont les secousses rythmiques suppléent à l'insuffisance de l'écoulement par gravité.



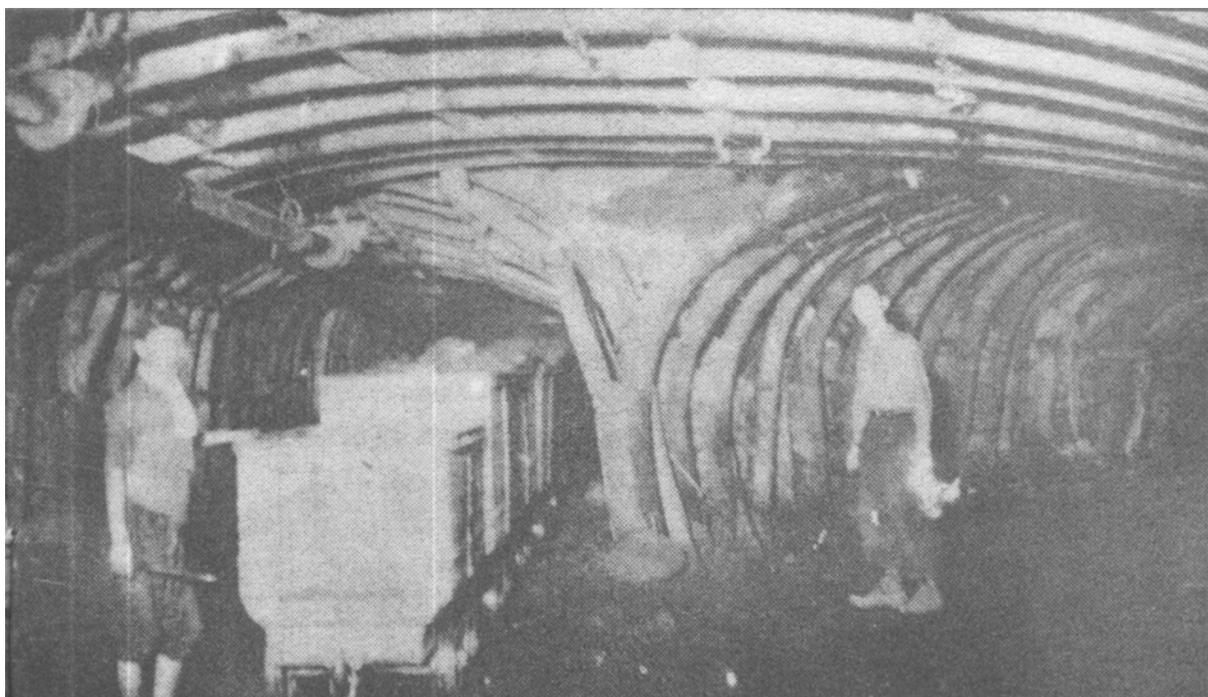
LE DESCENSEUR À CHAÎNE EN ARRÊT



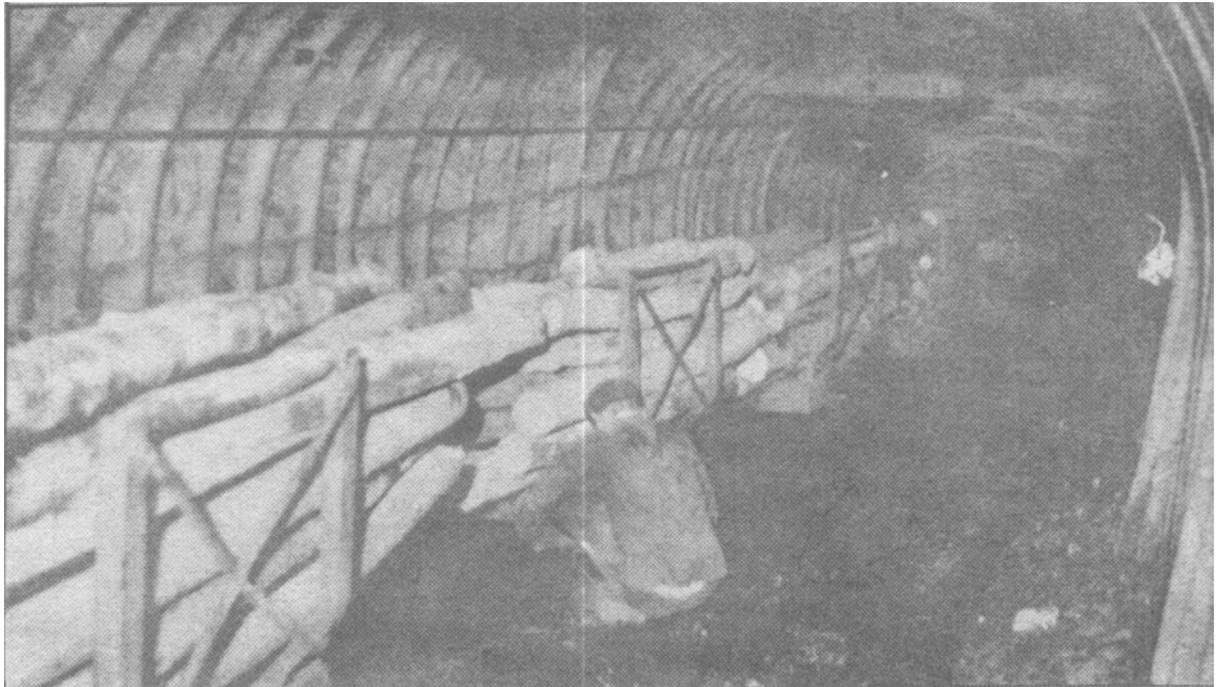
LE DESCENSEUR À CHAÎNE EN FONCTIONNEMENT



L'ARRIVÉE DU DESCENSEUR À CHAÎNE



UN CROISEMENT AU FOND



UN TRAIN DE BOIS



UN TYPE DE GALERIE À SOUTÈNEMENT MÉTALLIQUE



UN TÉLÉPHONE DE FOND

Mais je n'ai guère le temps de réfléchir ; je gribouille dans le noir quelques notes en mon calepin déjà humide et maculé, et me voici, après passage dans un cul-de-sac à chaleur étouffante, devant une autre taille où je m'engage, toujours les pieds devant et le derrière comme point d'appui. C'est une taille récente, certains endroits sont encore sans boisage, d'autres en cours de boisage. Récente ? Peut-être pas, mais en déplacement ; cela mérite explication. Supposons le cas normal : une taille de cent mètres, soit vingt longrines ; quand la ou les équipes auront atteint la dernière longrine, la taille aura été débarrassée de son charbon sur la largeur d'une havée ; alors on attaquera la havée suivante sur toute la longueur, avec des boisages nouveaux, un nouvel emplacement de « couloir » ; l'espace devenu libre est libéré progressivement de ses étais, et le « toit » en est « foudroyé », c'est-à-dire qu'on le brise volontairement, au pic ou à l'explosif, et l'éboulement comble peu à peu le vide laissé par le charbon enlevé. Ainsi une taille, d'abord percée en longueur, se déplace ensuite latéralement, en suivant la couche, et les emplacements qu'elle a d'abord occupés sont successivement comblés par éboulements artificiels. Nous verrons, dans un autre reportage, que cette méthode par « foudroyage », employée dans presque toutes les mines d'Europe, peut être remplacée par une autre, dont je toucherai quelques mots.

Encore une taille, où fonctionne une « haveuse » ; c'est une machine pesant deux tonnes, étroite (sans quoi elle ne passerait pas dans les tailles), de 2 m. 60 de longueur et munie d'un bras plat qui se cale à angle droit ; la haveuse se déplace par halage sur un câble à l'aide d'un treuil qu'elle actionne elle-même, tandis que le bras, armé d'une chaîne portant [15] des pics fins et durs, qui tourne rapidement, attaque la couche à la base et la scie, à plat, sur une profondeur pouvant aller jusqu'à 1 m. 50. Derrière la haveuse, le travail de la couche ainsi coupée à la base est grandement facilité. Inutile de dire que cette introduction du machinisme dans l'abattage rend moins pénible cette opération et augmente le rendement. Autre avantage : elles économisent l'explosif. Ceci est précieux, en ce moment surtout, on devine pourquoi. Aussi pour une autre raison : les explosifs durcissent la veine, c'est un phénomène bien connu des mineurs ; or, dans le bassin du Dong-triêu, le charbon est déjà très dur, nous le verrons plus loin.



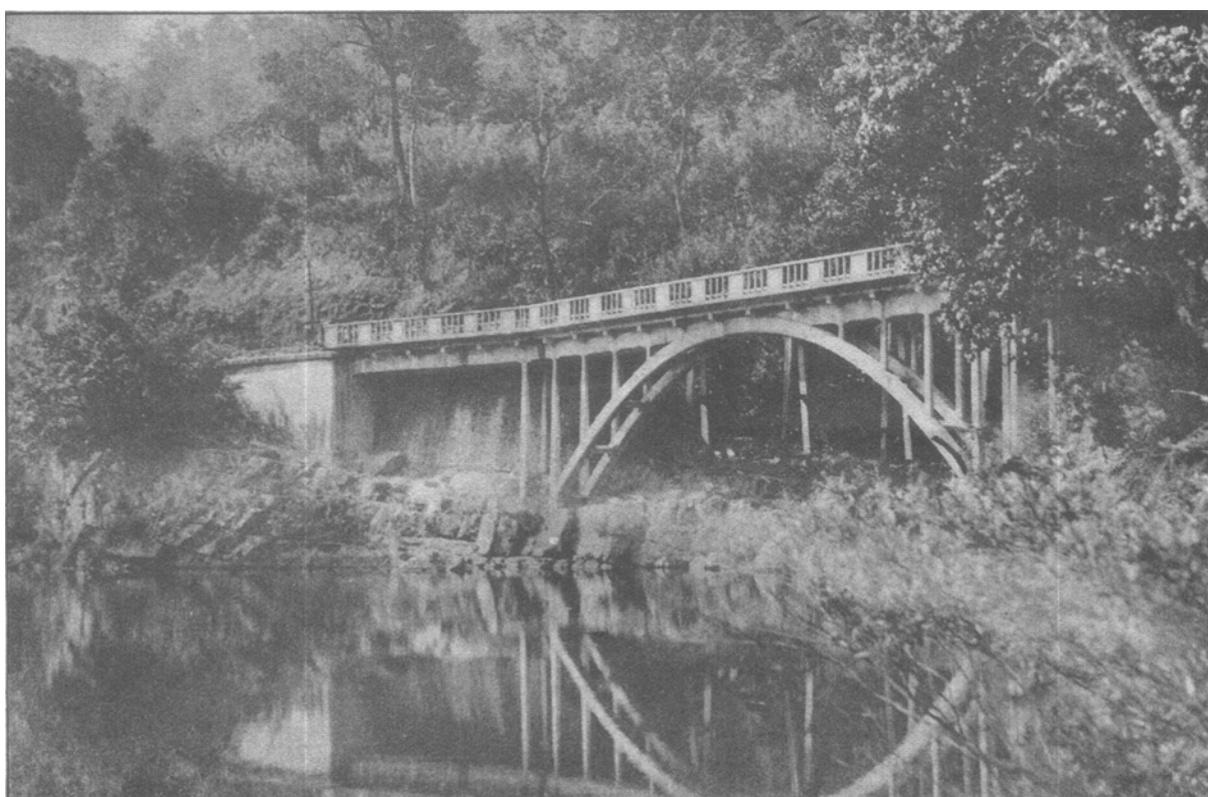
MINE « CLOTILDE ». — CONDUITE ET CANIVEAU CAPTANT L'EAU DANS L'ARROYO POUR ÉVITER SON INTRODUCTION DANS LA MINE

Toutes réflexions que je n'ai faites qu'après, car, sur les lieux, j'étais en mauvaises dispositions pour réfléchir ; afin que je voie mieux le travail de la haveuse, on m'avait mis en dessous, du côté du bras ; et je ne pouvais m'empêcher de penser que cette diablesse de machine ne tenait qu'à un fil (un câble, il est vrai), qu'elle pesait deux tonnes, et que je n'eusse, moi, pas pesé lourd si le câble avait cassé !

Ça n'arrive d'ailleurs pour ainsi dire jamais. Nous passons à présent dans les galeries où l'effet d'écrasement est visible et impressionnant : grosses ferrures tordues, madriers brisés comme allumettes. C'est l'éternel travail à la mine : réparer, refaire les étais ; cela demande une attention continuelle. D'autres galeries semblent définitivement formées et maintenues. Seule, l'eau les abîme. J'en ai reçu beaucoup sur le corps, au cours de ma visite. Quand il m'arrive une grosse goutte sur les lèvres, je la trouve salée. « Non, me dit M. Blu, elle est acide, c'est une eau qui a passé sur des pyrites de fer, elle est sulfurique. » Et, de fait, je vois partout les fers rapidement attaqués ; dans la mine, une grosse tôle de six millimètres peut ne pas durer trois mois, cela dépend de l'égouttis.



LE PONT COURBE DU KM 12, ENTRE LA MINE « CLOTILDE » ET UONG-BI, VUE DE L'ARROYO



LE PONT COURBE DU KM 12, ENTRE LA MINE « CLOTILDE » ET UONG-BI

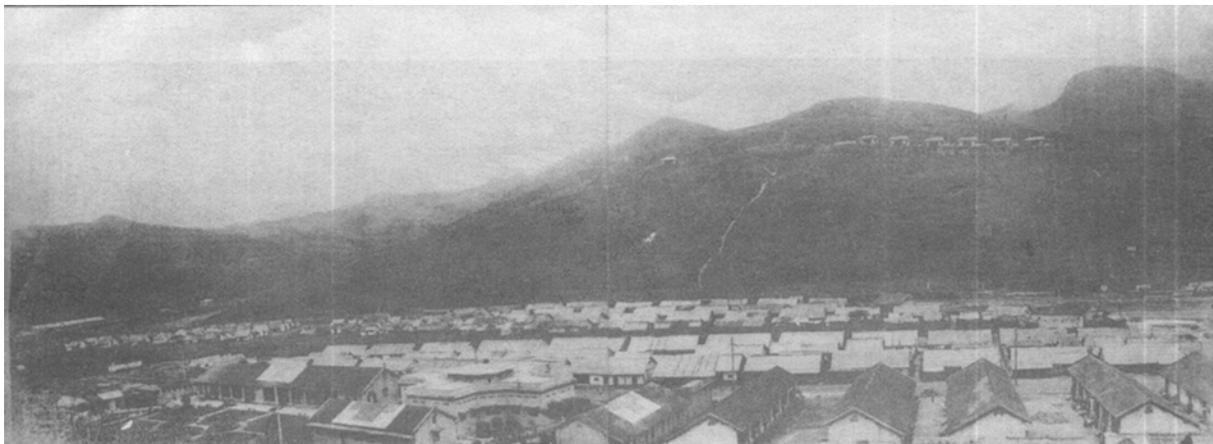
Enfin, après passage au pied du plan, nous voici dans une voie de base pour l'évacuation du charbon, voie large, solidement assise et voûtée, où l'eau s'écoule en de gros caniveaux recouverts de dalles en ciment. Deux lignes de voie ferrée suivent cette artère, où les trains de bennes sont traînés par des câbles, sans [16] personne pour les conduire. Le débit habituel du quartier que nous venons de voir est d'une berline (environ une tonne) à la minute. Quand toutes les tailles donnent, l'évacuation est de l'ordre de quatre-vingt-dix berlines à l'heure. De l'autre côté du « travers banc », une galerie pareille dessert la partie Est de la mine (j'ai visité, moi, la partie Ouest). En passant, j'admire le travail silencieux du treuil électrique qui enroule et déroule indéfiniment le câble sans fin des bennes.

Du côté que j'ai visité, le traînage par câble a 1.600 mètres de long (soit 3.200 mètres de câble d'une seule pièce). De l'autre côté, le traînage a 1.500 mètres de long.

Enfin, le « travers banc » nous recueille, où roulent les trains de berlines amenés des deux côtés par les voies de traînage : 1.400 mètres (soit 2.800 mètres de câble) où les trains circulent tout seuls, à raison de 60 à 80 cm. à la seconde. Un ouvrier de surveillance tous les 200 mètres suffit.

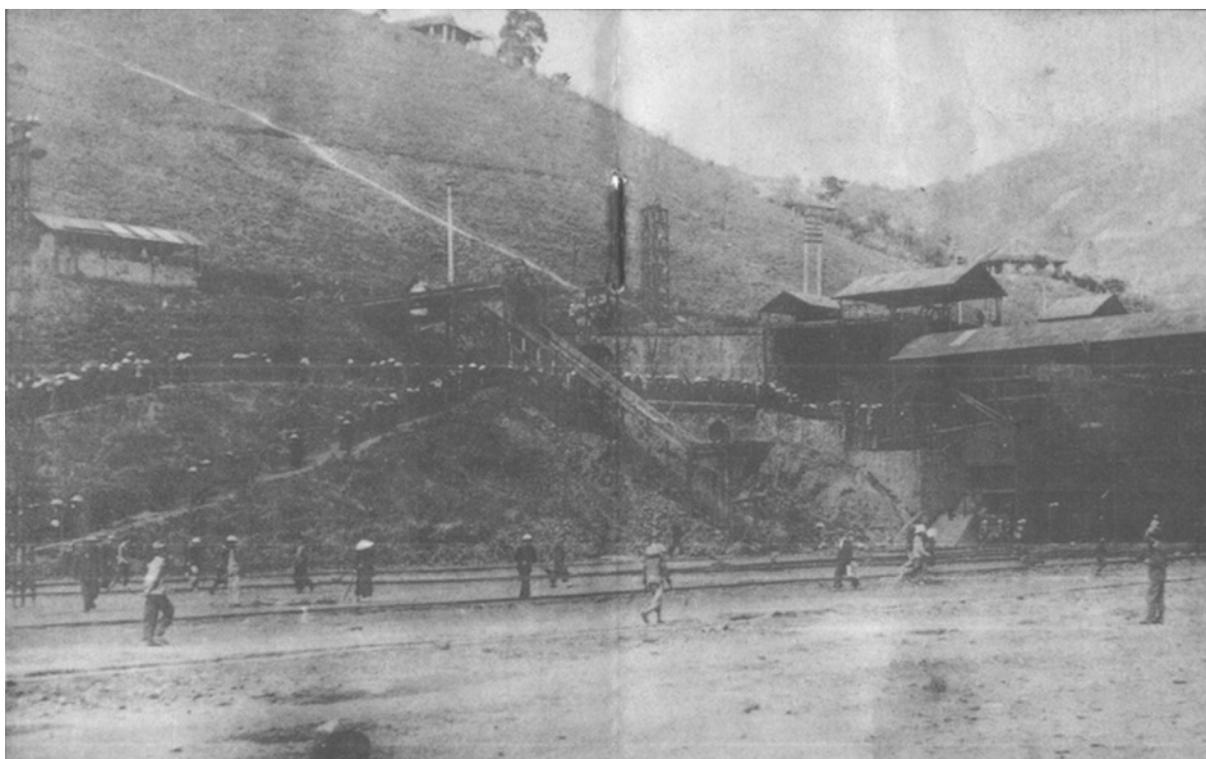
Je vois poindre le jour : sous moi, sur moi, l'eau ruisselle ; je m'appuie aux bennes qui passent, au mur qui suinte. je n'en peux plus, je ne sais combien j'ai fait de kilomètres, sur mes pieds et autrement, mais ça fait trois bonnes heures que je marche et glisse. Depuis longtemps, ce n'est plus dans le noir, car toutes les parties basses de la mine, toutes les voies de traînage sont éclairées à l'électricité ; mais que ce soit gai, gai... eh bien ! non ! J'ai été prodigieusement intéressé mais je ne me sens pas une âme de mineur.

A présent le soleil m'éblouit. Tant mieux, cela me donnera le temps de m'habituer à me voir tel que je suis : pieds noirs, culotte noire, caleçon noir, etc., je m'arrête pour ne pas être inconvenant.





VUE GÉNÉRALE DU VILLAGE MINIER DE LA MINE CLOTILDE. — Au premier plan à gauche : L'HÔPITAL. Au fond, sur les mamelons : LES VILLAS DU PERSONNEL EUROPÉEN



LA REPRISE DU TRAVAIL AU CRIBLAGE DE « CLOTILDE »

Il me faut à présent vous donner une idée de l'importance de la mine « Clotilde-Louise », dont je n'ai visité qu'une partie et qui ne fait elle-même qu'une petite partie du gisement tout entier. A Clotilde-Louise, on connaît actuellement sept couches de charbon : la couche 1, de 0 m. 50 d'épaisseur seulement et qu'on n'exploite pas pour le moment ; la couche 2, de 1 m. 80 d'épaisseur ; la couche 3, de 1 m. 20 ; la couche 4, de 3 m. 50 ; la couche 5, de 8 mètres en trois sillons, c'est-à-dire une couche [17] colossalement riche ; la couche 6, de 3 m. 50 ; enfin la couche 7, sur laquelle je n'ai pas de renseignement précis. Ce que j'ai visité, fragmentaire d'ailleurs, c'est une partie de l'aile Ouest de la mine ; il existe une aile Est, en exploitation, et presque aussi importante. Mais la mine « Clotilde-Louise », elle-même n'est qu'un point de l'immense bassin houiller du Dong-triêu. Les concessions reconnues mais encore inexploitées : « Désespoir », « Thérèse », « Françoise », « Hasard », « Willy », « Pierre », ,

Ferdinand », « Adrien », « Espoir » et « Saladin », forment avec « Clotilde-Louise » un bassin énorme, au-dessus du niveau du sol, et qui est de l'ordre de soixante millions de tonnes reconnues, et certainement bien davantage en profondeur, c'est-à-dire comparable, à surfaces égales, aux bassins du Nord et du Pas-de-Calais.

Le charbon de ce bassin prodigieux est de toute première qualité : c'est un « peranthracite », ou anthracite très pur et très dur contenant de 85 à 90 % de carbone fixe ; il est plus pur que le meilleur anthracite anglais. Il est extrêmement pauvre en matières volatiles ; aussi la mine est-elle absolument dépourvue de grisou, on y circule avec des lampes à flamme libre. L'anthracite du Đông-Triêu est difficile à allumer, comme tous les charbons maigres ; il brûle entièrement, dégageant beaucoup de chaleur et ne laissant que très peu de résidus. Son emploi tout désigné est le chauffage des foyers domestiques (chauffage central, salamandres, etc.), pour quoi. il est si excellent que, malgré la charge d'un transport lointain et coûteux, il était très demandé en France avant la guerre. On l'utilise avec fruit, à cause de sa grande pureté, dans la réduction des minerais métallurgiques. Enfin, avec des grilles spéciales et un certain réglage d'air, il est aujourd'hui couramment employé comme combustible de chauffe industrielle.

L'anthracite du Đông-Triêu est si beau de grain, si pur, si dur, qu'on peut le sculpter et le polir tel un marbre noir. J'ai vu à Uông-bi des objets sculptés, polis, brillants, de facture artistique, qu'on aurait dits de jais, et qui étaient de charbon.



LE PONT EN BÉTON ARMÉ, DIT « PARABOLIQUE », DU KM 9, ENTRE LA MINE « CLOTILDE » ET UONG-BI

(à suivre)